

Voisins germains

« Putain de boches ! » disait-elle, ou « schleus », ou « doryphores », dès qu'elle voyait un allemand. Jamais elle ne les appelait autrement, même après quarante ans de paix, même après l'Europe et la réconciliation. « Putain de boche ! » a-t-elle dit en éteignant la télé lorsque les chaînes ont retransmis la commémoration du 11 novembre montrant Mitterrand et Kohl main dans la main devant la tombe du soldat inconnu.

C'était une haine atavique, transmise de génération en génération, avec le trousseau de la mariée et les biens de l'héritage. Comme la République entretient la flamme de l'Arc de Triomphe, sa famille entretenait la haine avec dévotion et constance. Elle était l'offrande des vivants au culte mémoriel des aïeux. Pas besoin de gerbes ni de recueils, ni de prières aux morts : il suffisait de cracher au passage d'un allemand, d'éteindre la télé ou la radio dès qu'il y en avait un. Depuis dix-huit, sa famille vivait chaque jour comme si les morts avaient eu lieu la veille, comme on préserverait, au quotidien, les places et les assiettes vides de ceux tombés à Ypres, à Verdun ou à Craonne. On vivait parmi les fantômes.

Au centre du Bourg, le monument dressait son hommage quasi-industriel et poncifant aux victimes pangermanistes. Il disait si mal la véritable douleur et le deuil. Cette famille avait perdu deux frères - Jannick, la fiancée d'Yvon, le premier tombé, en est devenue folle, l'autre, se protégea si peu lors du combat du surlendemain qu'on suppose qu'il cherchait à mourir -, et trois oncles ou cousins. Un autre frère était revenu amputé d'une main. Il voulait reprendre la ferme. Il a fait ce qu'il a pu. Sa femme aussi. Il hurlait toutes les nuits. Ils n'avaient plus d'avenir et ils ont traversé le siècle, arrêtés dans une misérable ferme. Un bras n'avait pas suffi.

A Plouvien, à quelques kilomètres du Bourg-Blanc, elle rencontra, lors d'une commémoration au pied d'un monument similaire, un jeune homme agité de la même férocité. Les deux familles s'accordèrent en tout. Sur le monument de Plouvien, en lettres d'or, deux frères encore et d'autres cousins de la belle famille. Les deuils s'ajoutèrent. Le sang et la souffrance magnifiés en sacrifice. « Putain de boches, disaient-ils ensemble, mais on les a eus. »

Elle eut des enfants, des petits enfants à qui, dès qu'elle en avait l'occasion, elle profitait des leçons à faire réviser lorsqu'elle les gardait pour leur transmettre la haine patrimoniale et son

flambeau. Quand elle regardait avec eux les livres d'histoire, dès qu'elle voyait un casque à pointe, elle le désignait de l'index et disait : « Tu vois, ça c'est un boche. C'est un salaud. ». On la laissait dire. Elle leur parlait alors de la grosse Bertha. « Attention, disait-elle, si vous n'êtes pas sages, elle vous enverra d'Allemagne un de ses obus et pfuitt ! ». Ils en riaient. « Il faut pas rire, c'est une machine monstrueuse la grosse Bertha ! Et c'est ces putains de schleus qui l'ont inventée ! »

Cette ferveur germanophobe, opiniâtre, se heurtait au nouveau discours sur la guerre qu'elle ne supportait pas. Elle était sortie bouleversée et furieuse du cinéma lors de la projection de « Joyeux Noël ». Pour elle, le sacrifice, la souffrance, le désarroi ne pouvaient avoir de sens qu'au travers du discours patriotique qu'on lui avait servi après la guerre. Les mutins étaient des traîtres, Pétain un sauveur. On avait vengé la France, récupéré l'Alsace Lorraine ; la guerre, c'est horrible mais c'est nécessaire.

Elle ne comprenait pas, non plus, les cours de l'école. Ce qu'elle y lisait, ce qu'elle y voyait la désarçonnait. Elle se révoltait, parlait de déchéance et de honte. « Quelle co-responsabilité ? De la barbarie partagée, des souffrances égales ?! Et puis quoi encore ! Tout ça c'est des conneries. C'était pas une guerre illégitime ! Et oui, ça a été une boucherie, mais c'était de leur faute ! » Elle en pleurait. Ses grands oncles disparus ! Ce père triste qui porta le deuil toute sa vie de ses frères morts, il savait trop comment, au combat. La tante folle qu'on visitait une fois par mois à l'institut. Il fallait bien que ce fût pour quelque chose de grand, sinon... « Vous voulez que je vous montre la vérité ! » Elle sortait alors les reliques familiales, les photos, les lettres, l'obus que leur arrière-grand-père avait gravé, tout cet artisanat des tranchées qu'elle avait hérité comme la preuve de l'humanité de ces hommes, de l'injustice de leur mort et de la grandeur de leur sacrifice. « On ne dit pas le contraire, grand-mère, mais... » Elle les interrompait. « Je ne veux pas entendre ça. » et elle rangeait ses trésors en jetant un regard noir et amer sur ses descendants qui trahissait la mémoire familiale.

Elle avait honte aussi d'elle-même. Leur indifférence lui rappelait la sienne lorsqu'elle avait entre cinq et dix ans. Quelques gueules cassées étaient revenus au bourg. Ils étaient pathétiques et effrayants. Souvent, en bande, les gamins se cachaient derrière des murs de ronces après avoir chipé des prunes dans les arbres des vergers. Ils attendaient que l'un d'eux passe et lui jetaient dessus les fruits. Ils chantaient en s'enfuyant. « Si t'as pas de nez, comment tu fais pour respirer ? » L'homme ne les poursuivait pas. Il marchait simplement d'un pas un peu plus las, en secouant la tête. Elle en vit un qui en pleura. Elle en avait gardé un profond remord et sa ferveur n'était pas éloignée d'une volonté de se faire pardonner ses cruautés d'enfance.

De tous ses petits-enfants, sa préférée était en troisième. Elle avait pris allemand. « Tu n'as pas honte, Yvonne, lui disait-elle ». « Non. » répondait-elle avec un peu d'arrogance. Comme son programme portait sur le vingtième siècle, elle lui faisait réviser l'histoire. Souvent les débats étaient houleux car Yvonne ne les éludait pas et ne riait pas aux vives réactions de sa grand-mère. Elle prenait au contraire les choses au sérieux et revenait sans cesse aux arguments des manuels, aux témoignages, aux documentaires et aux travaux des historiens. Elle lui prenait la main, car les discussions faisaient trembler ses lèvres. « Le monde a changé, grand-mère ! Quand tu étais petite, on ne cherchait pas la vérité, c'était pas des cours, tout ce qu'on te disait, c'était de la propagande. » Elle refusait d'en écouter plus.

Yvonne devait lire A l'ouest rien de nouveau de Remarque et visionner Les sentiers de la gloire de Kubrick. Il y aurait un contrôle. Elle prétextait de mal comprendre ses œuvres et demanda à sa grand-mère de l'aider et de les étudier avec elle. Elle accepta.

Yvonne eut son brevet. Sa grand-mère passa un terrible été. On lui avait tant dit que c'étaient eux. Yvonne s'en voulait un peu. Elle était sûre pourtant d'avoir eu raison. Elle alla souvent la voir cet été-là. Elles s'enfermaient souvent, dans la chambre de la grand-mère qui ressortait les reliques. Elle lui racontait de nouveau l'histoire, mais les mots avaient changé et sa main qui tenait les photos ou les lettres étaient moins en colère.

L'année suivante, elle accompagna sa petite fille au bureau de vote. C'était pour les européennes, dépasser les rancœurs pour construire autre chose. La grand-mère en sortit soulagée. Dans l'urne, en tombant, l'enveloppe semblait avoir emporté la charge et l'aigreur de toute cette haine ancestrale.

-Merci, dit-elle à sa petite fille.

- Je suis fière de toi, Grand-mère, répondit-elle.

« Putain de guerre ! » disait-elle maintenant lorsqu'elle évoquait ses aïeux.